

## La Seconde Mère de Marie.

NOUVELLE.

Ils étaient deux pauvres cœurs liés sous le même joug de misère. Le dimanche, bien avant l'heure de la messe, on les voyait passer. La mère, — émaciée, le visage flétri, aux méplats exagérés telle que les créatures usées ayant encore plus souffert que vécu, — soutenait sa fille infirme. Une pénible claudication retardait la marche de celle-ci, l'obligeait presque à s'arrêter à chaque pas. Sur tout le parcours de la longue rue de village conduisant à l'église, elles allaient ainsi, fort lentement, au grand soleil, dans leurs habits très propres qui accusaient par certaines recherches cette fierté des pauvres *comme il faut* ayant connu de meilleurs jours.

Et à leur vue, tout le long de la route, dans les maisonnettes où l'on ne s'éloigne guère de la fenêtre à l'heure où commence à passer "les gens de la messe," les bonnes gens murmuraient cette parole familière au peuple: *Ah ! quand le malheur s'acharne sur quelqu'un !...*

C'est qu'à la vérité il n'existait pas de plus triste histoire.

Pour la mère, le passé n'avait été qu'un tissu d'épreuves. Toute jeune elle s'était mariée à un beau garçon — trop beau ; il faut se défier de cette espèce là — qui n'avait pas tardé à dissiper son patrimoine, à mettre sa famille sur le pavé et finalement, à se tuer de boire. Il avait fallu suffire toute seule à la subsistance et à l'instruction de quatre enfants : deux garçons et deux filles. Toutes ses forces, une partie de ses nuits et ses jours entiers y furent consacrés.

Il y a des poètes qui appellent les enfants : bénédiction du ciel. Pour la veuve infortunée, cependant, ces rejetons, qui représentent quelquefois l'espérance, ne devaient qu'apporter des tourments nouveaux à son cœur déjà meurtri de mille peines. J'égèrènerai rapidement ce chapelet de misère que vous trouveriez invraisemblable s'il fallait vous le réciter par le détail. Dès deux fils, l'un s'annonçait habile et laborieux. Déjà son travail, assez bien rémunéré, aurait apporté dans

la famille une aisance depuis longtemps inconnue si la fièvre typhoïde, en frappant les trois autres, n'avait fait passer tout l'argent gagné dans les goussets du docteur et du pharmacien.

Mais voilà, le bon fils fut enlevé par un de ces accidents qui arrivent dans les fabriques. De la longue convalescence qui suit la terrible typhoïde, l'une des filles sortit infirme. Le frère cadet en grandissant montra de mauvaises dispositions. C'était chez lui que se révélait l'atavisme paternel : il fut ivrogne. L'aînée des filles, très gentille, élevée au couvent grâce à quelque protection, se maria à un jeune médecin qui devint fou au bout d'un an de mariage, lui laissant un enfant naissant. Le chagrin, sous couleur de consommation galopante, avait emporté la jeune mère peu après.

Telle était dans toute sa sombre vérité l'histoire des deux femmes que je vous ai montrées tout à l'heure s'acheminant cahin-caha vers l'église de leur village. Ne croyez pas que j'en ai chargé les traits, ni surtout que je prétende vous présenter ici dans un décor dramatique, des créatures fictives, pour lesquelles j'improvise un rôle de tragédie. Elles ont vécu, hélas ! ces malheureuses ; elles ont vécu sans trop s'étonner de l'amertume de l'existence, car comme tout le monde elles savaient sourire quelquefois et causer et s'intéresser aussi aux choses du monde. Ceux qui les connaissaient ne s'étonnaient pas eux non plus ; ils les plaignaient sans doute, et disaient d'elles : "Elles n'ont pas eu de chance," mais sans s'émouvoir plus de leur cas que devant le spectacle banal des autres souffrances humaines. Vous-même, si les malheurs de ces âmes martyrisées vous semble dépasser la vraisemblance, c'est que vous ne connaissez pas leur nom et qu'aussi bien, vous ne réfléchissez pas en regardant autour de vous. Car il n'en manque pas de ces êtres dont la destinée est de souffrir uniquement et toujours. Mais la douleur que les écrivains et les romanciers poétisent se cache dans la vie réelle sous les apparences les plus